ROSEMONDE GÉRARD 1866–1953

# À Antoinette Deshoulières

À treize ans elle se marie ;
Mais ne rejoindra son époux
Que lorsque la guerre est finie ;
Elle est belle, ses yeux sont doux.
Elle écrira beaucoup de choses :
Des églogues et des chansons…
Mais on ne connaît, vers ou prose,
Que ses rimes sur les moutons.

Est-il vrai que, dans des prairies,
Sur l'herbage et près des ruisseaux,
Elle a vu des saisons fleuries
Dans les yeux dorés des troupeaux ?
A-t-elle, au gré des herbes folles,
Entendu leurs doux carillons ?…
Toujours est-il que ses paroles
Sont toujours pleines de moutons.

Parmi les blés ou sur les cimes,
Ne peut pas s'entourer qui veut
De ces petits moutons qui riment
Et qui sont tellement heureux.
Tremblante, elle les félicite
D'avoir restreint leurs passions…
Elle dit : « L'amour va trop vite…
Ignorez-le, petits moutons ! »

D’ailleurs, ce troupeau blanc de neige
Lui sied et la protègera ;
Mais quand, par un triste manège,
Un soir, elle préférera,
Au cher chef-d’œuvre de Racine,
Hélas ! la Phèdre de Pradon,
Elle aurait mieux fait, j’imagine,
De revenir à ses moutons…

Les moutons seront sa lumière :
Ils la sauveront de l’oubli.
Sitôt que l’on dit « Deshoulières »,
On voit le troupeau rétabli ;
On voit l’air, le ciel… Et, moi-même,
Malgré tous les qu’en dira-t-on,
Il y a des jours où je l’aime
À cause de tous ces moutons !